

FEMME PIEUSE, FEMME SACRÉE

par André MAINDRON (Poitiers)

Au premier colloque Yourcenar, en 1984, à Valence, Yves Alain Favre traitait déjà du “sacré dans l’œuvre de Marguerite Yourcenar”^[1]. Et il utilisait fort justement pour le définir une expression des *Yeux ouverts* : “le sentiment de l’immense invisible et de l’immense incompréhensible qui nous entoure”^[2]. C’est dans cette perspective que je me propose d’analyser un point toujours délicat, toujours controversé : celui de la figuration de la femme chez Yourcenar. Et le terme “figuration” suppose très clairement que nous nous situons d’abord dans le domaine du visible; du concret. Voilà pourquoi je ne traiterai pas ici, comme ailleurs^[3], de personnages fictifs ; mais de la mère selon la chair, la Fernande de *Souvenirs pieux* ; et de la mère selon l’esprit, appelée Monique dans le même ouvrage, Jeanne dans *Quoi ? L’Éternité*^[4]. Ont-elles incarné, peuvent-elles symboliser, sans les caricaturer, femme pieuse et femme sacrée ? La réponse à cette question me semble tenir dans cet ancrage du sacré dans le concret. Il ne manque pas de raisons. Mais ce sont précisément ces raisons que vous attendez.

Le concret, la réalité, pour ces femmes comme pour tout être humain, se trouve naturellement d’abord dans cette sorte de *vie antérieure* que constitue la période de formation de l’individu. Car la grande question “Quel était votre visage avant que votre père et votre mère se fussent

[1] *Marguerite Yourcenar*, actes du colloque international de Valencia, Espagne, 1984, universitat de Valencia, 1986, pp. 73-81.

[2] *Les Yeux ouverts*, le Centurion, 1980, p. 41.

[3] Cf. S.I.E.Y., Bulletin n° 9, *La scène mythique*, 1991, “La Femme et la mort”, pp. 73-85 et Quaderni della società letteraria di Verona, Cierre edizioni, 1991, pp. 51-58.

[4] Editions utilisées : Gallimard, 1974, pour *Souvenirs pieux* (en abrégé : S.P.), 1977, pour *Archives du Nord* (A.N.), 1988, pour *Quoi ? L’Éternité* (Q.E.). La graphie de Yourcenar, parfois discutable, est respectée dans les citations. Devant cette incontestable double filiation, que penser de la théorie de Béatrice Didier selon qui il y aurait identification à la mère dès que la narratrice “interprète à plein le rôle maternel de voix qui raconte” (*La Vie de Marianne, essai sur Marivaux*, Corti, 1987)? Et la “voix qui raconte” de Michel ?

rencontrés ?”^[5] conduit à la limite de l’inexprimable. Suivons la démarche de Yourcenar elle-même : “Pour l’instant, ce sont moins les personnages qui comptent que l’arrière-plan et le cadre” (Q.E., p. 84). Fille de parents “bons catholiques, tels que ceux-ci se définissent sous la longue papauté de Pie IX” (S.P., p. 103)^[6], Fernande est ainsi déterminée par un milieu où “l’instruction religieuse et les connaissances théologiques sont au plus bas”. Les hommes y accomplissent, certes, sans rechigner, leur “devoirs religieux”, mais sur fond d’“indifférence” ou de “scepticisme”. Les femmes y sont “plus constamment sensibles à la douceur de prier” (S.P., p. 103) ; peut-être parce qu’elles ont un modèle humain, la sainte Vierge, “la plus chère, la plus continuellement invoquée des figures célestes” (p. 105). Or celle qui élève Fernande, dont la mère a disparu alors qu’elle n’avait que 14 mois, c’est “Mademoiselle Fraulein”, la gouvernante allemande, “personne austère” (p. 13), dont Fernande ne saura trop, une fois mariée, si elle doit se réjouir d’avoir échappé à l’empire “pieux et quelque peu terne” ou regretter “la raison, la vertu, la paix, et une sorte de calme douceur de vivre” (p. 14).

Mais la Fernande dont je parle n’en est encore qu’“aux années de Suardée” (p. 231), c’est-à-dire, “Dieu merci, avant l’âge des fausses timidités et des coquetteries” ; à ce temps de la vie où l’oncle Octave s’interroge sur l’enfant à qui il donne une leçon : “A-t-elle compris ? Est-elle du petit nombre d’êtres qu’on peut instruire ou former ?” (p. 232). Redoutable interrogation à laquelle, très tôt, la vie va apporter une réponse définitive. En apparence, la vie, pour une jeune personne de bonne famille, c’est la pension avant le mariage. Or, “élève exemplaire” pendant quelques années, Fernande n’y restera guère, suite à une “chute verticale” de ses résultats (p. 237). Et déjà, devant une photo de famille datant de cette époque, Yourcenar ose écrire : “On n’a pas besoin de boule de cristal pour prévoir le destin de ces quatre personnes : il est inscrit là” (p. 241). Qu’est-ce à dire ? sinon que Fernande ne se distingue en rien “des filles de village ou des petites ouvrières de Charleroi avec lesquelles elle ne fraye pas. Elle n’est comme elles que chair tiède et douce”. Et tombe comme un couperet la réponse à l’interrogation de l’oncle Octave : “son caractère n’est pas formé” (p. 243). Charitable euphémisme^[7].

[5] Le koan zen placé en exergue de *Souvenirs pieux*.

[6] Giovanni Ferretti, 1792-1878, pape à partir de 1846.

[7] Yourcenar reprend ici l’appréciation des religieuses (S.P., p. 240).